

il inventa une machine qui fut construite de la même manière que l'instrument avec lequel le bottier retient son cuir. L'aiguille recevait une direction horizontale, et non verticale comme aujourd'hui. M. Howe obtenait sa patente le 18 septembre 1844.

Depuis cette époque de nouvelles améliorations furent introduites qui ont fait du moulin à coudre le joli meuble que nous avons aujourd'hui.

Rien de plus intéressant que de visiter une manufacture et de voir fonctionner tout le mécanisme.

L'autre jour nous avons reçu de M. Lawlor une invitation que nous nous sommes hâtés d'accepter. Accompagné du propriétaire qui nous témoigna la plus grande courtoisie, nous nous rendîmes à la fabrique située sur la rue Nazareth. C'est un édifice à trois étages, tout rempli de machineries et d'ouvriers travaillant sous l'œil d'un surintendant dont la vigilance ne s'endort jamais, M. Crane.

Le rez-de-chaussée est consacré à la préparation de diverses pièces de fer qui arrivent brutes de la fonderie. Le sable est enlevé en trempant les pièces dans de l'acide sulfurique étendu d'eau, puis planées au moyen d'un mécanisme puissant mu par la vapeur.

C'est là que l'on prépare la machine Singer pour les manufacturiers.

En arrivant au second, l'on se trouve en face d'une quinzaine de machines différentes mues par la vapeur. Les ouvriers préparent les diverses parties du moulin, l'un planant, l'autre faisant les vis, un troisième polissant, un autre perçant les trous. Chaque main fait continuellement le même travail, l'un moyen du même mécanisme, assurant ainsi une conformité parfaite.

Le troisième étage est occupé par les finisseurs, et c'est là que l'on fait les petits moulins Lawlor, et que l'on essaie les diverses machines afin d'arriver au fonctionnement doux et facile.

Quand les différentes parties du moulin sont finies, elles sont expédiées à l'entrepôt, No. 365 rue Notre Dame, où elles sont ajustées, vernies et renvoyées à la manufacture pour y être essayées. Après quoi les moulins sont expédiés de nouveau à l'entrepôt où ils sont éprouvés, ornements, emballés et expédiés. Ces diverses opérations occupent soixante et quinze hommes, dont cinquante-cinq à la fabrique, où ils manœuvrent un nombre égal de mécanisme à vapeur. Ceux-ci sont importés des Etats-Unis, d'une célèbre manufacture de Pittsburgh.

Le surintendant, M. Crane, possédait autrefois une manufacture à New-York. Son expérience est aussi ancienne que les moulins eux-mêmes.

Enfin, comme dernier fait, l'on apprendra avec intérêt qu'à l'arrivée de M. Lawlor à Montréal, en 1861, le moulin à coudre était presque inconnu. Aujourd'hui, outre sa fabrique de Montréal, il a trois maisons établies à Québec, St. Jean, N. B., et Halifax, N. E. Il vend annuellement au moins 4,000 moulins, dont 3,000 sortent de ses propres ateliers. Ceux qu'il fabrique sont de quatre espèces :—

1. Le Lawlor.
2. Le Singer pour famille.
3. Le Singer pour les manufacturiers.
4. Le Howe.

Nous souhaitons à M. Lawlor une prospérité constante et une clientèle toujours nombreuse.

—(Le Négociant Canadien.)

SOMMAIRE DE LA PREMIERE PAGE

La mort de Mazzini.
Un français demi-sang.
Les fortifications de Paris.
M. Cochin.
Caserne parisienne.
Industrie canadienne.

CANADA,

QUEBEC, 8 AVRIL 1872.

A partir de ce jour, et jusqu'à nouvel ordre, le *Courrier du Canada* s'imprimera aux ateliers de notre confrère du *Mercury* qui a eu l'extrême obligeance de mettre à notre disposition son matériel et ses presses. Le bureau de rédaction est provisoirement installé dans l'ancien hôtel St. George, entrée sur la rue du Fort.

La nomination des candidats au Conseil Municipal a eu lieu ce matin. Nous donnons ci-dessous la liste de ceux qui se sont mis sur les rangs. Nos lecteurs verront que plusieurs des anciens sont réélus.

Les élections auront lieu la semaine prochaine.

QUARTIER ST. LOUIS.—Echevin : M. Western Hunt.—Conseillers : MM. Jos. G. Bossé, W. Russell et William Home.

QUARTIER DU PALAIS.—Echevin : M. Thomas Norris.—Conseillers : MM. J. C. B. Hébert, Ed. C. E. Gauthier et Ernest Gagnon.

QUARTIER ST. PIERRE.—Echevin : M. Pierre Garneau.—Conseillers : MM. John Lawson Gibb et Owen Murphy.

QUARTIER CHAMPLAIN.—Echevin : M. John Hearn.—Conseillers : MM. Giblin, Jacques E. Blais et Henry Dinning.

QUARTIER ST. ROCH.—Echevin : M. La. Abdon Côté.—Conseillers : MM. Pierre Vincent Valin, A. J. Venner et Julien.

QUARTIER JACQUES-CARTIER.—Echevin : M. Chambers.—Conseillers : MM. Fréd. William Roy et Jos. A. Mailloux.

QUARTIER SAINT-JEAN.—Echevins : F. X. Langevin, F. R. Rinfret.—Conseillers : C. J. Lafrance, J. F. Peachy.

QUARTIER MONTCALM.—Echevin : W. Scott.—Conseillers : M. A. Hearn, H. T. Tascherault, W. Curvy et A. D. Rivierin.

ELUS : MM. Garneau, Hearn, Scott, Chambers, Côté, Hunt, Norris, Echevins ; MM. Lafrance, Peachy, Roy, Mailloux, Gibb et Murphy.

La législature fédérale se réunit ces jours-ci et c'est le grand événement du moment.

Ne connaissant rien du programme officiel de la session qui va s'ouvrir et n'étant pas, d'autre part, initié au plan de campagne de l'opposition, nous sommes bien empêchés de préciser, même approximativement, la somme d'émotions réservée aux deux chambres fédérales et au pays. Cette incertitude, toutefois, ne nous pèse guère à dos : nous avons pleinement confiance qu'aucune complication n'est à craindre et, pour le moment, cette assurance nous suffit.

Quand nous disons qu'aucune complication n'est à craindre, nous n'entendons pas, cependant, nous porter garant que la session se passera sans qu'aucun incident ne vienne troubler la marche régulière des débats. Nous croyons, au contraire, que l'opposition multipliera autant qu'elle le pourra les incidents pour dissimuler son impuissance et on peut compter que les escarmouches et les combats corps à corps seront un spectacle de tous les jours.

Quoiqu'il en soit, les débats de la session et le défilé des mesures seront suivis avec un intérêt plus qu'ordinaire. Cette session, en effet, va fermer la première série régulière des grandes assises de la confédération canadienne et tout ce qui s'y passera comme tout ce qui s'y dira aura plus au moins le caractère de signes des temps. A la veille d'aller rendre compte au peuple de leur action, les députés aux communes éprouveront tous le besoin de mieux définir leur position, de se prononcer plus carrément sur les grandes questions à l'ordre du jour et nous aurons ainsi, les indiscrets aidant, une idée à peu près exacte du champ de bataille des prochaines élections générales.

La session aura de l'intérêt à un autre titre encore. Il est probable qu'elle sera marquée par l'apparition du parti national sur la scène parlementaire et, ce sera, à coup sûr, un des épisodes les plus réjouissants de la session.

A propos du parti national, le journal qui devait être fondé dans ses intérêts est toujours à l'état de projet. Il a perdu l'occasion de naître à Pâques ; sera-t-il du monde à la Trinité ?

C'est douteux. On a bien, il est vrai, déterré un rédacteur ; mais les actionnaires font encore défaut. Il paraît que les capitalistes et les rentiers qui se sont embrigadés dans le parti national n'ont pas le défaut de jeter leur argent par la fenêtre ; en tous cas, ils se font terriblement tirer l'oreille et les solliciteurs désappointés en sont réduits à chercher une fiche de consolation dans le quatrain :

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon :
Ils font en éprouver cinquante
Avant d'en trouver un de bon.

M. Henry Adolphus Kaulback, de Lunenburg, a été nommé sénateur de la Nouvelle-Ecosse, en remplacement de l'hon. M. Oatley R. Bill, décédé.

Jamais, cette grande société secrète qui a nom l'*Internationale* et qui ourdit dans l'ombre ce nous ne savons quoi d'impie et de sacrilège, n'a paru plus active, et malheureusement aussi plus puissante, que présentement.

Partout, en Europe et en Amérique, des grèves s'organisent. Sans égard pour les nécessités du commerce et de l'industrie, ne voulant pas voir combien les fluctuations sont nombreuses dans tout le monde financier, incapables de comprendre quelque chose aux considérations de l'ordre économique, les ouvriers demandent non-seulement l'augmentation de leurs salaires—ce qui peut bien être juste parfois—mais vont jusqu'à fixer le prix de leur travail à un taux permanent.

C'est l'œuvre reprise de la monstrueuse révolution française. C'est la guerre déclarée à la richesse et à la propriété. Nous comprenons autant que n'importe, que les besoins et les intérêts de la classe

ouvrière, mais nous ne pouvons nous empêcher de voir quelque chose de significatif dans le fait que les ouvriers en même temps qu'ils veulent se faire garantir un salaire élevé et permanent, demandent la diminution de la durée du travail.

D'ailleurs, la violence leur donne le tort. Les ouvriers peuvent faire reconnaître leurs besoins autrement que par les menaces.

Comte de Rimouski.

M. Gosselin ayant donné sa démission comme député du comté de Rimouski au parlement provincial, une nouvelle élection doit avoir lieu dans quelques semaines, et déjà l'on parle de plusieurs candidats pour remplacer le député démissionnaire.

Nous sommes heureux d'apprendre que le parti conservateur a choisi pour son candidat M. Alexandre Chauveau, fils et "héritier spirituel" de l'honorable premier-ministre de la province, pour nous servir d'une expression du rédacteur de l'*Evenement*, et un des avocats de la compagnie du chemin de la rive nord. Des nouvelles que nous recevons aujourd'hui même nous apprennent que la candidature de M. Alexandre Chauveau a été accueillie, dans tout le comté de Rimouski, avec une sympathie prononcée. Pour nous, abstraction faite de toutes considérations de personnes, et dans l'intérêt seul du comté, nous serons heureux de voir M. Chauveau élu. Le comté de Rimouski a beaucoup à attendre des faveurs de nos gouvernements, et il importe qu'il choisisse pour députés des hommes influents qui puissent travailler d'une manière efficace à sa prospérité.

M. Alexandre Chauveau est aussi proche parent de l'honorable M. U. J. Tessier, qui a de si grands intérêts dans le comté de Rimouski. C'est là, pour M. Chauveau, une chance supplémentaire de succès, et, pour les habitants du comté, une plus grande garantie encore de la sollicitude de leur futur député.

Manufactures de chaussures.

MANUFACTURE DE M. GUILLAUME BRESSE.
Cette manufacture est située à l'encoignure des rues St. Antoine et Dorchester, (ou du Vieux-Pont) à une légère distance de la rue St. Valier, à St. Roch. Elle est construite en briques, compte trois étages et mesure une longueur de 200 pieds et une largeur de 40. En arrière est une aile qui renferme l'engin. Cette aile mesure 30 pieds sur 30.

Au premier étage se trouve le département du cuir à semelles. Là aussi a lieu l'emballage des chaussures. Au second étage, est le département des empeignes (dessus de chaussures). Il y a là plusieurs moulins à piquer. Le troisième étage est occupé par les ouvriers chargés de finir les chaussures. Ces ouvriers ont des machines spéciales à leur disposition. Toutes ces machines sont mues par la vapeur.

350 à 400 ouvriers sont au service de M. Bresse. Ce nombre se compose à peu près également de filles et d'hommes. Ces ouvriers fabriquent de 700 à 800 paires de chaussures, par jour.

M. Bresse débourse chaque semaine \$1100 à \$1200, pour payer les salaires de tous ses employés.

Il tient un bureau sur la rue St. Paul, près des quais Renaud.—(Communiqué.)

Lecture de jeudi pour les enfants.

Jendi, à 3 heures P. M., aura lieu dans la Salle de Musique, la lecture prudemment annoncée sur la Ste. Enfance, en chaire. Admission gratuite pour tous les enfants et leurs mamans, on pour toute femme conduisant des enfants.

M. le curé de la cathédrale, directeur de la Ste. Enfance en cette ville a gracieusement accepté l'invitation de présider la réunion.

Des sièges seront réservés pour les dames composant le comité de la Ste. Enfance.—L'image en cire de l'Enfant-Jésus, patron de la Ste. Enfance, sera placée sur l'estrade d'où parlera le missionnaire.

Pour cette réunion tous les enfants peuvent se procurer au prix de deux sous de petits oriflammes de différentes couleurs portant l'inscription : *Ad maiorem Dei gloriam* en lettres choisies. Ces oriflammes bémis avant ou après la réunion leur resteront comme souvenir de la solennité. Ils pourront l'acheter d'avance chez M. Vital Tétu, président de l'œuvre, chez M. Talbot, avocat, chez M. Delisle, imprimeur, vis à vis de l'archevêché, à la porte des frères, des Ursulines, des sœurs de charité, chez M. Garant-Trudel, rue de la fabrique, chez M. Lépine, libraire, et enfin,

la porte de la Salle de Musique avant la lecture.

Plusieurs de ceux qui assisteront, ayant déjà fait leur petite offrande aucune quête ne sera organisée par le missionnaire à la conclusion de l'entretien, mais ceux qui voudraient offrir une contribution pour l'œuvre dont il est chargé à la soirée de la salle.

Nous ajouterons une réflexion suggérée par l'annonce précédente. Quelques personnes pourraient s'étonner qu'un local consacré à des amusements profanes serve jendi prochain pour une réunion pieuse. Rien ne répugne pourtant pour nous à cette idée. Il suffit de se rappeler qu'en Chine, les missionnaires se servent des pagodes où l'encens brûle sur l'autel des idoles pour prêcher aux payens. Nous pensons que le local adopté chez nous fût de mieux par le missionnaire, est tout au moins aussi désagréable que le précédent.

Temoignage d'estime.

Nous extrayons la résolution suivante du procès-verbal de la séance du 4 avril de l'Institut Canadien-français d'Ontario :

"Proposé par M. E. P. Dorion, secondé par M. J. B. Turgeon, et résolu : 1° Que les membres de l'Institut Canadien-français d'Ottawa croiraient manquer au premier devoir—celui de la reconnaissance—s'ils ne s'exprimaient en cette occasion d'exprimer hautement le regret profond qu'ils éprouvent au moment de se séparer de leur digne Président, M. Stanislas Drapeau, dont l'administration va sous peu expirer par la survenance du terme naturel assigné à ses fonctions.

2° Que l'Institut-Canadien-Français d'Ottawa n'oubliera jamais que s'il lui a été donné d'atteindre un degré de prospérité morale et matérielle il le doit à bon droit s'enorgueillir aujourd'hui, il le doit incontestablement aux talents, à l'habileté, au zèle ainsi qu'aux qualités administratives que son dévoué Président, M. S. Drapeau, a bien voulu, depuis deux ans, mettre d'une manière aussi désintéressée au service de la cause nationale ; 3° Que ces résolutions soient inscrites au procès-verbal, et qu'elles soient publiées dans les journaux français et anglais de cette ville."

Mémoire nécrologique.

Nous avons la douleur d'annoncer la mort de M. L. M. Lefebvre, curé de Ste. Geneviève, qui a eu lieu jeudi soir à 6 heures. Ce vénérable ecclésiastique était âgé de 70 ans, et dans sa 54^e année de prêtrise.

Sœur St. Jean Chrysostome.

La paroisse de Ste. Marie de la Beauce, le 6 juillet dernier, pleura la perte de son vénéré pasteur, Monsieur le Grand-Vicaire Proulx. Un an ne s'est pas encore écoulé, et elle retombe dans le deuil par la mort de la Révérende Sœur St. Jean-Chrysostome, Supérieure du Couvent. La foule considérable qui remplissait l'Eglise paroissiale, jendi dernier, est un témoignage bien manifeste de la douleur profonde qu'une telle perte laissait dans la paroisse de Ste. Marie.

La Révérende Sœur St. Jean Chrysostome, née Adeline Dorais, de Pierre Dorais, son père, et d'Esther Descent, sa mère, à Chateauguay, en 1825, fut élevée dans les sentiments de la plus tendre piété. Douée des plus belles qualités du cœur et de l'esprit, elle résolut de les employer au service de Dieu. La tendresse de ses parents, les instances qu'ils firent pour la retenir auprès d'eux, les larmes que son père répandit en voyant sa fille s'éloigner de la maison paternelle, ne purent ébranler dans sa résolution cette âme éprise de l'amour Dieu. Obéissant à cette parole solennelle qui avait retenti à son cœur : "Sortez de votre pays, oubliez votre peuple et la maison de votre père," elle quitta avec joie et générosité tout ce qu'elle avait de plus cher au monde pour mettre à exécution sa ferme détermination. Ce fut en 1846 qu'elle entra dans la Communauté des Dames de la Congrégation, fondée par la Sœur Bourgeois ; deux ans après elle faisait profession. Immédiatement elle fut envoyée au Couvent de Ste. Marie de la Beauce, où elle est restée jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars dernier, édifiant, pendant vingt-deux ans et demi, ses compagnes, ses élèves et la paroisse entière par la pratique constante de toutes les vertus, persuadée qu'en cela est le secret de les enseigner efficacement, et que la voie des exemples est plus courte que celle des préceptes pour former le cœur et orner l'esprit des élèves. Aussi, l'obéissance à la règle est une des vertus à laquelle elle s'attacha plus spécialement.

D'une douceur angélique, elle ne savait user de rigueur. L'unction de sa parole produisait quelquefois un tel effet, qu'elle ramenait à la douceur les esprits les plus bouillants et les plus emportés. Les personnes plongées dans la peine, trouvaient dans ses bons conseils un adoucissement à leurs affections, et le moyen de supporter avec résignation leurs contrariétés.

D'une humilité admirable, elle se défiait d'elle-même et elle se confiait uniquement en Celui qui peut tout.

Elle ne se glorifiait de quoi que ce soit, mais elle en renvoyait tout le mérite à l'Auteur de toutes choses. "Je n'ai jamais pu m'expliquer, disait-elle, comment on peut s'enorgueillir de quelque qualité et de quelque action. C'est ainsi que cette âme toute embrasée de l'amour de Dieu, par la parole et par l'exemple, faisait aimer Dieu, et initiât la jeunesse aux solides notions de la piété, tâchant de faire passer dans ses élèves les éminentes qualités qui la caractérisaient comme religieuse. Douée d'un jugement solide, d'un esprit doux, sociable, condescendant, elle fut choisie en 1860 pour remplacer comme Supérieure la Révérende Sœur St. Pierre d'Alcantara. Dans l'exercice de cette importante fonction, elle justifia pleinement la haute idée que l'on avait de sa capacité et de ses solides vertus. Elle s'est employée avec talent et succès à l'accomplissement de ses devoirs, s'attachant à sa charge avec un zèle qui ne s'est jamais démenti. Sous sa sage direction, la maison a compté au delà de 80 pensionnaires et un nombre aussi considérable d'externes. La douce influence de la religion et de la piété qu'elle exerçait, se répandait au loin, et bon nombre de jeunes filles de paroisses éloignées sont venues et viennent encore puiser dans cette maison avec l'instruction la bonne éducation et la pratique de la vertu. Comment, en effet, le Seigneur n'aurait-il pas béni les efforts de cette âme qui se reposait sur sa divine Providence de tous les soins de sa maison ? Une telle épouse de Jésus-Christ, ainsi armée de tant de vertus, était mûre pour le Ciel.

Le Seigneur voulut la retirer du monde et lui donner la récompense due à ses mérites. D'une complexion faible, et en même temps souffrant d'une dispensie dont elle ressentait les atteintes depuis près de 20 ans, elle tomba gravement malade le 28 Janvier dernier pour ne plus se relever. L'endant neuf semaines, elle donna des preuves non équivoques de son courage et de sa générosité à souffrir pour Dieu. Sentant que c'en était fait de sa vie, elle s'occupa de mettre en ordre les affaires temporelles de la maison, ce qu'elle fit avec une parfaite tranquillité et sérénité d'esprit. Entièrement soumise aux desseins du Seigneur, elle hésitait dans sa dernière maladie à lui demander sa guérison, de peur, disait-elle, de solliciter une chose contraire à sa sainte volonté. "Je ne refuse pas de travailler, ajoutait-elle ; on m'a commandé de prier pour obtenir mon rétablissement, je veux bien me soumettre à cet ordre ; mais c'est l'œuvre du Seigneur, qu'il fasse de moi ce qu'il voudra." Elle ne s'inquiéta nullement de l'issue de la maladie, mais très-attentive à la pratique de sa sainte règle et de toutes les vertus qui pouvaient la rapprocher de Dieu, on ne pouvait voir cette servante du Seigneur étendue sur son lit de douleur, sans se sentir porté à louer Celui qui, en la frappant, lui donnait un courage si admirable. Elle n'avait de paroles que pour bénir la main qui l'affligeait. Aussi, avec une résignation entière à la volonté de Dieu, un abandon si complet à ses décrets, avec une conscience forte de l'accomplissement de tous ses devoirs, nous les plus minimes, il n'est pas étonnant qu'elle ait vu approcher sa dernière heure avec calme et bonheur. Sa mort a été douce et sainte comme sa vie, suave comme ses vertus, précieuse devant le Seigneur comme la mort des saints.

La Révérende Sœur St. Jean Chrysostome est décédée à l'âge de 46 ans, 8 mois, 26 jours, après avoir passé 25 ans, 7 mois et 9 jours en Religion, dont 22 ans et 6 mois à Ste. Marie, 11½ ans comme Supérieure.

R. I. P.

—Communiqué.

L'Evenement.

Ce journal est non-seulement l'organe du nouveau parti dit national mais son rédacteur en est le chef. Il fait bravement et seul la lutte contre tous les journaux. Notre confrère a assez d'esprit pour suffire à la tâche et il a l'air de trouver même du plaisir dans cette lutte inégale, quant au nombre du moins. L'autre jour, il nous prenait personnellement à partie, parce que nous avons cru devoir constater que le nouveau parti n'était pas sérieux. Le mot a touché juste, si nous en jugeons par l'air maussade qu'a pris notre confrère ; lui qui d'ordinaire s'amuse et rit de tout, est devenu d'une mauvaise humeur un peu sérieuse pour un pauvre journaliste de la campagne ! Notre confrère a, nous le reconnaissons, assez d'esprit pour faire croire à ses adeptes que son parti est sérieux, mais nous croyons sincèrement qu'il a trop d'esprit pour le croire lui-même.

S'il se donne tant de mal pour batailler contre toute la presse, et s'en prendre même aux journaux qui ne l'attaquent pas, c'est que notre confrère comprend que, dans les temps où nous vivons, le plus ou le moins de succès même d'un parti dit national, dépend de son plus ou moins de publicité. Voilà pourquoi l'*Evenement* fait tant de bruit pour et au nom du parti national, qu'il veut faire mousser au moins un peu. Mais, à notre avis, c'est peine perdue, car le programme du nouveau parti, les discours de ses adeptes et les polémiques de son chef accrédité, n'offrent rien de sérieux au point de vue du résultat. En effet, que ressort-il du programme, des discours et des polémiques dont nous venons de parler ? Rien, absolument rien qui puisse faire la fortune d'un parti. Le programme n'a rien en soi de propre à réveiller l'opinion publique endormie ; il n'est pas assez large ; les discours sont agréables à lire mais ils contredisent le programme, même d'a-

près les meilleurs amis, ou du moins ceux qui devraient être les meilleurs amis du nouveau parti, leurs alliés naturels autant que nécessaires, nous voulons parler des *grits*. Quant à la polémique de l'*Evenement*, quoique brillante, elle est sans beaucoup d'effet sur l'opinion publique.

Le point capital du programme, le droit réclamé de faire des traités, devient illusoire, d'abord parce que le nouveau parti n'explique pas comment il entend obtenir ce droit, ni ce qu'il en ferait en supposant qu'il l'aurait obtenu. Serait-on libre-échangiste ? Serait-on protectionniste ?

Nous croyons aussi que ce que le nouveau parti veut atteindre, le pouvoir, but légitime, sans doute, pour tout parti ou pour tout homme qui a des idées qui méritent de passer dans le domaine des choses, sera longtemps à l'état de mirage, car le nouveau parti n'a pas de racines dans les autres provinces, et son existence, même dans celle qui l'a vu naître, est fort précaire : cela est évident pour le moindre observateur.

Et puis le programme demande des réformes pour une constitution que les discours des adeptes et les polémiques de l'*Evenement* s'efforcent de démolir !

On a l'air d'accepter la confédération dans le programme, puis, dans les discours et les polémiques on s'attaque à la constitution elle-même ; on ne veut pas même de la Reine ! C'est le drapeau étoilé que l'on salue dans le lointain ! Aussi, d'ici à longtemps, le droit réclamé de faire des traités ne signifiera pas grand-chose !

Nous aurions compris le nouveau parti et nous aurions admis le programme comme sérieux, si on avait, à l'exemple des *grits*, accepté la confédération dans le programme comme dans les discours, si on avait élargi la sphère actuelle, en demandant l'annexion des autres provinces anglaises pour compléter la confédération, de manière à former un peuple capable de demander et d'obtenir ensuite l'indépendance sous le protectorat de l'Angleterre. C'est ainsi qu'on serait parvenu à obtenir le droit de faire des traités, et qu'on aurait pu en tirer parti. C'est ainsi que le peuple se serait intéressé à la demande de réformes. D'ici là et c'est naturel, car la sphère est trop restreinte, la position ! Les cultiverait on, ces malheureux ministres, qu'on serait fort en peine de tirer un meilleur parti qu'eux-même de leur succession ! Nous aurions une seconde édition du célèbre ministère de 24 heures !...

Nous n'entendons pas pousser plus avant cette polémique et nous n'avions pas même l'intention d'en écrire ainsi long. Nous demandons pardon à notre confrère si nous le soumettons à la peine de nous lire. Ca sera une légère punition pour les malices qu'il lance, quelquefois à tort comme dans notre cas, mais parfois avec raison, nous l'admettons, comme par exemple, quand il flagelle le parti conservateur pour s'être entouré de trop de nullités en laissant de côté des hommes de valeur comme notre confrère. Cela nous amène à relever une autre malice de l'*Evenement* : notre confrère nous le permettrait, pensons-nous. Il prétend que nous voulons faire accepter par le ministère. Outre que c'est bien la dernière de nos moindres occupations, nous devons constater que le reproche qu'on nous a toujours fait est d'être trop indépendant, de ne pas être assez partisan.

Aussi troupons-nous injuste ce trait que nous décoche notre confrère. D'ailleurs, il doit savoir que ça n'est pas difficile de se faire accepter par un ministère, lui, surtout, qui s'est fait accepté par tous les ministères après avoir même ardemment combattu, après avoir même rudement malmené ses chefs.

Vouloir est donc pouvoir pour un journaliste ou un député, à moins que notre confrère prétendrait que notre ralliement ne vaudrait pas grand-chose, mais cela n'est pas encore possible, car, en ce cas, notre confrère ne s'attaquerait sans doute pas à nous. Donc, à tous les points de vue, notre confrère a tort de dire cela.

Quant au mandat que nous avons obtenu, notre confrère a raison de dire que c'est en combattant énergiquement pour l'honneur national que nous l'avons gagné, et nous ajoutons que nous voulons toujours l'utiliser dans ce sens, mais nous croyons que cela peut se faire sans être l'un des adeptes du nouveau parti. Du reste, si les couleurs nationales de notre confrère valent les nôtres, elles ne manqueraient pas d'être appréciées encore mieux par l'opinion publique, notre juge commun, et, en ce cas, un comté offrira sans doute, bientôt un mandat de député à notre estimable confrère.

Nous le souhaitons, quelques soient nos divergences d'opinions actuelles, car notre confrère serait une acquisition véritable, dans l'une ou l'autre chambre, pour le parti vraiment et utilement national qui existe et qui existait bien avant celui que notre confrère a entrepris de créer.—[La Gazette de Sorel]

Une Prophétie.

Rien ne point mieux la situation précaire de l'Europe que le soin que l'on met à recueillir toutes les prophéties ayant rapport aux temps actuels. Les récentes catastrophes ont dévoré les philosophes, et les ont frappés de mutisme.

Aucun d'eux ne peut parler du lendemain sans douter de ses provisions. La sagesse humaine n'y voit plus rien. A raison de cette impuissance, l'homme va chercher dans l'extraordinaire, dans le surnaturel la clef de l'avenir. On exhume de leur poussière de vieux ma-